

Ah ! ça ira...

Le marquis de Sade fut enfermé pendant douze ans à la Bastille pour n'être libéré que quelques jours avant la Révolution française. La prise de la prison royale, événement historique inutile sur un plan stratégique mais hautement symbolique, eut un mérite qui demeure largement inconnu.



Lors de sa démolition, un maçon découvrit entre deux pierres le manuscrit autographe des *Cent Vingt Journées de Sodome*. Les révolutionnaires étaient peut-être privés de culottes, mais ils avaient désormais de la lecture...

Ah, ces Japonais...

Il y a quelques années, l'auteur de ces lignes a fait au Japon l'étrange expérience de l'art pâtissier nippon. Un art consistant à introduire sournoisement un poulpe violet et gélatineux dans la recette d'un délicieux beignet aux apparences aussi séduisantes que trompeuses.

Dès lors, il y a lieu de s'interroger sur les troubles relations que ce peuple entretient avec les pieuvres, les calmars géants et autres créatures céphalopodes. Des monstres venus du fond des océans avec lesquels il conviendrait de garder ses distances. Mais, plutôt que de les combattre comme le firent les héros courageux de Jules Verne, les Japonais ne peuvent résister à l'envie de les manger, voire de nourrir à leur endroit une proxi-

mité plus étrange encore. Pour se persuader de la singularité de la chose, il suffit de se rendre à la British Library de Londres et de contempler un moment cette extraordinaire estampe érotique de Katsushika Hokusai intitulée *Le Rêve de la femme du pêcheur*. On est très loin de sa *Grande Vague de Kanagawa* (1831) et des *Trente-six Vues du mont Fuji*, et son sujet permet de comprendre assez bien pourquoi il fut traité de « vieux fou de la peinture ».

On peut s'en faire une idée par la description qu'en donne Edmond de Goncourt : « Sur les rochers verdissants par des herbes marines, un corps nu de femme, évanoui dans le plaisir, *sicut cadaver*, à tel point qu'on ne sait pas si c'est une noyée ou une vivante, et dont une immense pieuvre, avec ses effrayantes prunelles, en forme de noirs quartiers de lune, aspire le bas du corps, tandis qu'une petite pieuvre lui mange goulûment la bouche. »



Épris également de japonisme, Huysmans complète le tableau de sa propre vision : « De ses tentacules, l'horrible bête pompe la pointe des seins, et fouille la bouche, tandis que la tête même boit les parties basses. L'expression presque surhumaine d'angoisse et de douleur qui convulse cette longue figure de Pierrot au nez busqué et la joie hystérique qui filtre en même temps que ce front, de ces yeux fermés de morte, sont admirables. »

Admirables peut-être, mais les amours de cette jeune femme avec l'épouvantable mollusque sont quelque peu déroutantes, comme peut l'être ce concept de *shokushu goukan*, dont l'esthétisme tient essentiellement en la représentation d'une femme violée par les tentacules d'une pieuvre.

Pour Hokusai, c'est une façon d'exprimer sa sollicitude à l'égard des femmes de pêcheurs trop souvent délaissées. Une sollicitude qui le poussera à réaliser d'autres estampes et à proposer une solution à la solitude féminine dans une autre image restée célèbre : *Le Concombre de mer*.

Fort heureusement, tout cela n'empêchera nullement un amateur d'art et d'histoires insolites d'avoir toujours quelques belles estampes japonaises à faire glamment découvrir...

Aïda

Pour fêter le tout nouveau canal de Suez, le khédivé d'Égypte, Ismaïl Pacha, commanda un grand spectacle à Giuseppe Verdi. Le compositeur imagina un grand opéra dont l'intrigue se passait tout naturellement dans l'ancienne Égypte et pensa au grand égyptologue Auguste Mariette pour l'écriture du livret. Mariette participa donc largement à la mise en scène, même si aujourd'hui, c'est le nom d'Antonio Ghislanzoni que l'on retient comme principal collaborateur. La raison en est simple : plus courageux pour affronter la malédiction antique des momies de pharaons que pour affronter le jugement du public, l'archéologue, qui craignait un échec de l'opéra, fit retirer son nom du livret avant la première d'*Aïda*. Pourtant, lorsqu'elle eut lieu en Italie en 1871, le succès fut tel qu'il y eut 32 rappels...

Aïe !

À la mort de son mari, la veuve de Heinrich Füssli découvrit des dessins inédits dont la très grande qualité était toutefois occultée à ses yeux par des scènes qu'elle jugea plus cauchemardesques que l'œuvre éponyme du peintre. C'est que le célèbre auteur du *Cauchemar* s'était divertie en réalisant toute une série de dessins sadomasochistes. Une façon plutôt originale de retrouver le sommeil.

Enfin, cela n'eut pas l'heur de plaire à la veuve éplorée et un peu choquée, qui jeta tous les feuillets au feu. Elle ignorait peut-être que, si le fouet est très apprécié des connaisseurs, les brûlures sont totalement prohibées...

Allez, ouste ! De l'air... d'opéra

Alors que Giuseppe Verdi savoure à sa fenêtre la fraîcheur apaisante du soir, il est tout d'un coup incommodé par un air de

musique qui vient lui écorcher les oreilles. Cet air, il le reconnaît très bien, puisque c'est le sien. Le problème, c'est que son *Rigoletto* est massacré à l'orgue par un musicien qui semble assez peu familier de l'opéra.

Verdi décide aussitôt d'aller dire deux mots à l'artiste, un certain Petti. L'homme accueille avec une certaine compréhension les critiques du maître qui le supplie de respecter au moins le tempo. Le compositeur peut alors retourner à sa fenêtre. Hélas, sa satisfaction est de peu de durée. À son grand étonnement, il voit l'artiste des rues s'installer à nouveau sous ses fenêtres, mais en disposant cette fois-ci une grande pancarte : GIACOMO PETTI, ÉLÈVE DE VERDI.

Allumer le feu..

Qui a mis le feu aux magnifiques fresques de la Sorbonne ? Peintes par Puvis de Chavannes, elles manquèrent de peu de disparaître complètement. Naturellement, en matière de destructions d'œuvres d'art, les vandales sont nombreux. À commencer justement par les... Vandales, mais aussi les Goths, les Huns et autres espèces d'Ostrogoths. Seulement, la Sorbonne ayant été fondée au XIII^e siècle, les dates ne correspondent pas.

Il faut donc penser à d'autres coupables possibles. Plusieurs grands événements tragiques de l'histoire de France occasionnèrent de terribles dégâts au patrimoine national : les guerres de Religion, la Révolution française, la Commune de Paris... Mais, là encore, cela ne correspond pas.

En effet, les fresques sont trop récentes puisqu'elles datent de 1887. Dès lors, les soupçons se portent naturellement sur la période de l'Occupation allemande. Cependant, les peintures sortent intactes de la Seconde Guerre mondiale. Mais alors, qui a bien pu s'en prendre aux fresques ?

Eh bien, n'oublions pas que nous sommes à la Sorbonne et qu'en mai 1968 les étudiants se montrèrent plutôt agités. Les trouvant trop classiques à leur goût, ils tentèrent d'incendier une œuvre qu'ils jugeaient réactionnaire. Autant dire fasciste. Curieuse ironie : parmi eux se trouvaient les neveux du général

de Gaulle. À défaut de tuer psychanalytiquement le père, si on pouvait énerver un peu l'oncle...

Altamira

Pour faire une œuvre géniale et intemporelle, il faut réaliser quelque chose d'une incroyable maîtrise technique ou d'une grande simplicité d'exécution. L'art ne tolère pas les demi-mesures ni les pâles imitations tardives. Il faut inventer et non pas copier, sans cela on date avant même d'avoir existé. C'est la raison pour laquelle les peintures rupestres remontant au paléolithique continuent à nous fasciner autant. Il y a dans ces peintures une simplicité, une pureté et une vérité qui échappent à la plupart des créations artistiques contemporaines.



Et cette fascination est bien sûr renforcée par le fait qu'il s'agit là des toutes premières expressions artistiques de l'homme. Ceux qui ont réalisé ce bison polychrome nous contemplant du haut de ses quinze mille ans ont sans doute été les premiers à préférer l'art délicat de la peinture sur grotte à la chasse trépidante au mammouth laineux.

On connaît tous les circonstances de la découverte de la grotte de Lascaux, mais un peu moins celles de la grotte d'Altamira, surnommée la « chapelle Sixtine de la préhistoire ». La grotte était connue depuis une dizaine d'années déjà, mais on n'avait jamais remarqué ce qui pouvait la rendre si singulière. Et puis, un jour, le Pr Marcellino de Sautuola qui y travaillait se décida à y amener sa petite-fille, Maria.

Comme à son habitude, il se mit à fouiller le sol à la recherche d'ossements lorsqu'il entendit les cris effrayés de la fillette. Fatiguée, elle venait de s'allonger à même le sol de la grotte lorsqu'elle aperçut sur le plafond rocheux, à la lueur d'un fanal, de fantastiques figures d'animaux.

L'illustre savant avait passé plusieurs années à étudier la grotte sans jamais penser à regarder en l'air...

Amadeus l'espiègle



Ceux qui ont vu le très beau film de Miloš Forman gardent peut-être de Mozart l'image d'un génie espiègle et irrévérencieux. Cette image semble assez proche de la réalité. Auteur d'incomparables œuvres musicales, Wolfgang Amadeus Mozart s'est aussi livré à quelques productions personnelles plus étranges, dont il est difficile pour un non-initié d'apprécier toute la qualité. On pourra notamment se divertir avec son *Leck mich im Arsch*, un canon à six voix en si bémol majeur qui se traduit par « Lèche-moi le cul », agrémenté du K.382d, *Leck mir den Arsch fein recht schön sauber*, « Lèche-moi le cul bien et proprement ».

Sans doute un préliminaire cocasse à sa *Petite Musique de nuit*, dont on n'ose imaginer ce qu'elle fut réellement...

American Gothic

American Gothic est une peinture de Grant Wood, de 1930. Elle représente un homme (tenant une fourche) et une femme devant une maison de style traditionnel. Il s'agit d'une des peintures les plus reproduites, mais aussi une des plus parodiées au monde après la *Joconde*.

Mais qui est vraiment ce couple ?

Des fermiers américains un peu austères, le mari et la femme, posant devant leur maison ? L'homme paraît plutôt âgé par rapport à la femme qui pourrait être sa fille. En fait, Wood a représenté sa sœur Nan, qui avait trente ans, et le dentiste de la famille, âgé de 62 ans. On comprend donc l'air maussade de la jeune femme : poser à côté de son dentiste ne devait pas être réjouissant. En outre, la fourche que tient l'homme est plutôt inquiétante, surtout si Wood s'est inspiré de la tradition des peintres flamands qui dotaient leurs modèles d'un attribut caractéristique de leur profession...

Amour paternel

Beaucoup d'écrivains considèrent leurs livres un peu comme leurs enfants. Mieux vaut donc ne pas leur demander quel est leur ouvrage préféré.

Alors qu'on l'interrogeait justement pour savoir quelle était d'après lui son œuvre majeure, Marcel Achard eut cette réponse pleine de sagesse et d'amour paternel :

« Je ne suis pas un père indigne. J'aime d'un amour égal tous mes enfants. Que penseriez-vous de moi si j'en désavouais un parce qu'il est aveugle ou qu'il a raté son baccalauréat ? »

Cela ne nous empêche pas, nous, de préférer *Machin-Chouette*...



Anadyomène

Malgré leur culte de la virilité et leur mépris pour l'art, les nazis aimaient aussi les beaux éphèbes. C'est du moins ce que laisse penser cette singulière découverte faite lors de travaux de démolition d'un pont en plein centre d'Agde, en 1964. Des plongeurs qui inspectaient le fond de l'Hérault découvrirent une statue en bronze figurant un éphèbe, fondue selon les préceptes du sculpteur grec Lysippe œuvrant au III^e siècle avant notre ère.

On peut naturellement s'interroger sur la provenance d'une telle statue. L'idée la plus communément admise serait qu'il s'agit là d'une partie d'un trésor de guerre. En effet, en 1944, les Allemands durent quitter précipitamment le château de Belle-Isle, propriété réquisitionnée pendant l'Occupation et appartenant au Dr Emmanuel Laurent, un riche amateur d'art. C'est ainsi que l'éphèbe aurait été immergé avec d'autres œuvres par les Allemands avant leur départ. On a depuis retrouvé deux autres statues en bronze, et tout laisse penser que la majeure partie du trésor reste encore à découvrir.

Anch'io son pittore !

« Et moi aussi, je suis peintre ! » Cette exclamation spontanée, c'est celle que poussa un jeune garçon, Antonio Allegri, le jour où il pénétra dans l'église San Giovanni et aperçut pour la première fois la *Sainte Cécile* de Raphaël. Tombant en admiration devant un tel chef-d'œuvre, Antonio eut une sorte d'illumination : la révélation qu'il serait lui aussi un grand peintre.

Cette naissance d'une vocation est donc particulièrement belle et poétique. Comment aurait-il pu avoir un meilleur conseiller d'orientation ?

Et cette révélation semble l'avoir réellement influencé, au point de transformer ce petit peintre de bourgade en un véritable maître.

De ce jour-là, son travail se mit à changer du tout au tout, les essais timides du débutant faisant place à des œuvres composées avec tout le génie qu'on peut aujourd'hui admirer dans les toiles que le Corrège nous a laissées à son tour...

Angélus pour les morts



C'est en pensant à sa grand-mère qui s'arrêtait de travailler dans son champ lorsqu'elle entendait l'Angélus pour les morts que Jean-François Millet a peint sa composition, *L'Angélus*, une scène réaliste où l'on voit deux paysans se mettre en prière tandis qu'on devine sonner au loin un clocher.

Fasciné par cette œuvre, Salvador Dali lui a consacré un livre, *Le Mythe tragique de l'Angélus de Millet*, dans lequel il expose sa théorie selon laquelle le couple prie en réalité sur le cercueil de leur enfant mort-né. En 1963, une radiographie confirmera cette interprétation.

Anti-chef-d'œuvre

C'est à ce titre peu glorieux qu'un tableau de Margarito d'Arezzo fit son entrée dans les collections de la National Gallery de Londres.

Sir Charles Eastlake voulut enrichir le musée en faisant l'acquisition d'un primitif italien et acheta cette *Vierge et l'Enfant en majesté* qui souleva l'unanimité contre lui : parlementaires, amateurs éclairés et critiques d'art le jugèrent particulièrement hideux. Eastlake se sentit alors obligé de justifier son achat en le présentant comme un contre-chef-d'œuvre tellement laid qu'il permettrait de mettre encore mieux en valeur les perfectionnements de Raphaël.

L'argument dut porter, car l'œuvre est toujours à la National Gallery. Peinte en 1280, elle est quand même la plus remarquable du musée en cela qu'elle est la plus ancienne œuvre exposée. Un lot de consolation en somme...

Apocalypse pour une tapisserie

Angers s'enorgueillit d'une merveilleuse tapisserie léguée en 1474 par le roi René à la cathédrale Saint-Maurice. Véritable trésor médiéval unique au monde, ces tentures illustrent en 74 tableaux le texte de l'Apocalypse de Jean.

Ce chef-d'œuvre faillit pourtant disparaître. Divisées en plusieurs fragments à la Révolution, *Les Tapisseries de l'Apocalypse*, qui faisaient à l'époque plus de 140 mètres, furent découpées en morceaux et servirent de couverture pour les chevaux, à capitonner les boxes d'une écurie et à protéger les orangers en hiver. Des fragments furent même utilisés comme descentes de lit et essuie-pieds.

Cette œuvre a été sauvée et restaurée un demi-siècle plus tard, et on peut désormais admirer les 106 mètres restants au château d'Angers.